

À la mode des années soixante-dix

Gabrielle Gourdeau, *Maria Chapdelaine ou le Paradis retrouvé*, Montréal, Les Quinze, 1992, 208 p.

Francine Bordeleau

Numéro 66, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38930ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1992). Compte rendu de [À la mode des années soixante-dix / Gabrielle Gourdeau, *Maria Chapdelaine ou le Paradis retrouvé*, Montréal, Les Quinze, 1992, 208 p.] *Lettres québécoises*, (66), 17–17.

À la mode des années soixante-dix

Gabrielle Gourdeau, prix Robert-Cliche 1992, reprend Maria Chapdelaine où Louis Hémon l'avait laissée et en fait une souverainiste convaincue !

ROMAN
Francine Bordeleau

PAUVRE MARIA CHAPDELAIN ! Son beau-frère François Paradis disparu sous les glaces, notre héroïne promet à Eutrope Gagnon de l'épouser.

Pour son premier roman (précédé, en 1991, de *La Ballade des tendus*, un recueil de nouvelles publié chez VLB), Gabrielle Gourdeau a décidé de poursuivre l'œuvre de Hémon. Les Dominique Blondeau, Paul-André Bourque, Louise Milot, Lisette Morin et Marie Vallerand ont suffisamment goûté l'entreprise pour lui décerner cette année le prix Robert-Cliche. Récompense méritée ? Faut de pouvoir comparer avec les autres manuscrits reçus, on fera confiance au jugement d'un jury qui, sans nous donner à lire la grande révélation de l'année, a quand même retenu un livre qui mérite qu'on s'y attarde.

Maria et François comme métaphores du Québec

Madame Gourdeau, donc, fait revivre Maria Chapdelaine. Nous sommes en 1970 et l'ancienne paysanne, devenue une figure pittoresque du Vieux-Québec, fête ses quatre-vingts ans. Des *tits cadeaux trippants* (je reprends ainsi le style de l'auteure) pour «cette confortable Maria qui fume à se roussir l'âme, s'envoie du *dry gin* au gallon, sacre comme un débardeur et passe le plus clair de son temps à militer pour les droits de la femme, pour un nationalisme sans compromis, pour la protection des animaux, qu'elle adore tous» : trois ou quatre lignes de coke, entre autres. Mais surtout une Smith Corona portative susceptible de faciliter la tâche à cette folle de François Paradis qui écrit depuis soixante ans son journal, des «cahiers d'amour» destinés à son beau bûcheron coureur des bois.

Ces cahiers nous permettront de suivre, on s'en doute, l'évolution de Maria qui, de paysanne illettrée, se transforme en Montréalaise, devient boniche chez «les Anglais», ouvrière de manufacture, militante, voire leader syndicale, déménage à Québec, travaille à la Dominion Corset, passe de la basse ville au Vieux-Québec en transitant par le quartier Saint-Jean-Baptiste, se convainc des nécessités de la souveraineté nationale, du féminisme et de l'évolution du Québec qui nous est présentée, de la grande noirceur à la Révolution tranquille jusqu'au référendum de 1980.

Le «paradis retrouvé» de Maria, c'est le Québec souverain. À moins d'être un débile profond, on comprend rapidement que François Paradis est l'incarnation du pays idéal, celui que se sont réappropriés les Québécois en boutant l'Anglais dehors, tout comme Maria représente le Québec en marche vers l'Éden. Point de subtilité dans la métaphore, qui est ici extrêmement explicite. Mais la subtilité n'est pas, me semble-t-il, l'intention de Gourdeau qui veut surtout livrer des messages : l'importance de l'instruction et du français, la force des femmes (celle des hommes, dans ce roman, est toute relative), et bien évidemment la nécessité de reconquérir son pays.

Un intérêt circonstanciel

Avec son nationalisme pur et dur, avec aussi un emploi assez fréquent du «québécois» en lieu et place du français international (ce qu'on n'avait pas vu depuis un moment dans notre littérature, même pour les dialogues), *Maria Chapdelaine ou le Paradis retrouvé* ressemble étrangement aux romans québécois qui s'écrivaient dans les années soixante, au plus fort de la vague nationaliste. Est-ce le début d'un retour à la littérature militante qu'il faudrait attribuer au contexte politique actuel ?

Début d'une tendance ou non, on retiendra surtout de ce roman — et c'est peut-être malheureux pour son auteure — son contenu politique. Il a pourtant des qualités, ce Robert-Cliche : une certaine recherche dans la structure (vite décodée mais quand même), de l'humour, un ton. Il y a là, c'est évident, un véritable plaisir d'écriture. Le roman n'échappe cependant pas à cette facilité qui consiste à écrire sur ce qu'on connaît trop bien et, pour peu que l'on ait un brin de talent, à le régurgiter d'une manière plaisante à un public gagné d'avance.

Et finalement ce récit, il faut en convenir, ne résistera pas au temps (un temps, dans ce cas, relativement bref). Gourdeau, paraît-il, a en chantier un livre complètement différent. C'est tant mieux pour elle et pour nous : ce Robert-Cliche nous fait découvrir une voix, et celle-ci semble assez forte pour devenir un auteur. À vérifier, dans les prochaines œuvres.



Gabrielle Gourdeau
**Maria Chapdelaine
ou
le Paradis retrouvé**



Gabrielle Gourdeau